

s'amuse à faire des tentatives sur Magatte-No-Bé, petite île ne présentant aucune ressource, et pas plus saine que Sainte-Marie. Les personnes qui connaissent bien cette affaire ne peuvent s'expliquer la conduite du gouvernement français que par un excès de complaisance pour les Anglais. Et ce n'est pas seulement en cela que nous sommes complaisants, mais encore sur beaucoup d'autres points. Ainsi, l'on ne permet pas les engagements de Madagascar pour Bourbonnais, tandis que les Anglais engagent, et pour ainsi dire enlève journellement des milliers de Malgaches."

## ESPAGNE.

— Dans une courte appréciation des derniers événements d'Espagne nous avons dit que la rupture ouverte d'un compromis entre les deux partis modéré et progressiste nous paraissait une chose presque désirable ; nous ne rétractons point cette opinion. Celui qui a sérieusement étudié l'état des esprits en Espagne, y découvre un ardent empressement à sortir du faux et du provisoire où l'on a été mis par les révolutions et contre-révolutions incomplètes des dernières années. Notre correspondant de Madrid, dans les lettres que nous avons publiées il y a peu de temps, nous peignait le mouvement réorganisateur qui s'opère dans les masses de la monarchie espagnole ; il fixait les points principaux d'un programme politique autour duquel, sous le nom de parti monarchique-religieux, se groupe et s'organise la multitude des hommes restés dévoués aux intérêts de la religion et du trône : ce parti devient aujourd'hui une puissance formidable.

On a pu lire dans notre feuille cette assertion, que certaines préventions ont critiquée, mais que la masse des esprits réfléchis a admise : "Le partidarliste en Espagne ne semble presque plus rien ; en se modifiant d'une certaine manière, il serait tout."

Qu'on mette cette assertion en présence des événements qui se préparent aujourd'hui en Espagne, et on comprendra jusqu'à quel point elle se trouvait juste.

Les modérés sont au pouvoir ; ils s'y attachent par tous les moyens ; l'armée est réorganisée entre les mains de Narvaez ; le baron de Meer reprend son poste à Barcelone, où, en dépit des échauffées du *National* français, son nom est honoré par tous les gens de bien et respecté par ses ennemis même ; M. Martinez de la Rosa, dans de nobles discours, développe devant le congrès un programme de vrai libéralisme et démasque l'impuissance présomption des progressistes ; enfin, et ceci est le symptôme le plus remarquable de la crise qui se prépare, les hommes du parti monarchique-religieux, les masses populaires s'émouvent en leur faveur et leur promettant un concours qui changerait en un clin-d'œil la fortune de l'Espagne.

Mais ce concours ne peut être accordé qu'à de certaines conditions. Nous ne parlons pas, en ce moment, du mariage du prince des Asturies, fils aîné de don Carlos, avec la jeune reine ; cette question est hors de propos : elle se représentera avec de nouveaux avantages pour les carlistes, le jour où la forme définitive de la monarchie sera fixée par une victoire populaire. Il s'agit des intérêts permanents et essentiels de la société, que les hommes monarchiques-religieux veulent mettre à couvert et en faveur desquels ils feront stipuler des garanties solides. Que la religion, premier objet des sollicitudes du vrai parti monarchique, reçoive un gage de la part des hommes du pouvoir, et une force populaire immense, renuée au nom seul de foi et d'Eglise se met à leur disposition. La reine, aidée de ses nouveaux conseillers, semble entrer dans cette nouvelle politique. Un décret émané d'elle prescrit de pourvoir aux besoins des religieuses restées dans les cloîtres avec les premiers deniers de l'état. Plaise à Dieu qu'une expérience de réconciliation sincère, entre la nouvelle monarchie et l'Eglise, soit enfin tentée ! Nous avons la confiance qu'il en sortirait la fin de la révolution et celle des maux de l'Espagne.

## THERÈSE.

On parlait un soir chez mon vieil ami B. de la difficulté de trouver des intrigues nouvelles au milieu de tant de productions romanesques dont fourmille la littérature de chaque nation. Quelle trame, quelle combinaison, quel ressort dramatique qui n'ait été non seulement découvert, mais reproduit des milliers de fois depuis bien des siècles. On a varié les détails, mais le fond ne peut que rester le même ; après tout, la nature n'offre point à l'art des ressources incépissables. Les passions de l'homme, ses liens de famille, ses diverses conditions dans la société peuvent en compter, toute l'imagination du poète n'en pourra tirer qu'un certain nombre d'effets.

— Heureusement dit M. B., que ce fond bien connu suffit à l'habile artiste. Par cela même que les passions sont éternelles, leur fidèle peinture intéresse éternellement. Un cri sorti du cœur a toujours ses droits sur le mien. L'histoire de l'enfant prodigue, sous d'autres habits, me fera pleurer après deux mille ans ; mais, avant tout, pleurez vous-même comme a dit Horace en latin. Je ne vois donc pas qu'il faille se désespérer. L'art est épuisé, dit-on ? Il l'était sans doute avant le déluge, et qui sait depuis combien de fois ?

La conversation tomba naturellement sur la difficulté de rejuvenir les sujets, à quoi M. B. répondit encore qu'il ne fallait que du talent, c'est-à-dire reprendre au vif la nature affaiblie et défigurée par la médiocrité vulgaire.

— Par exemple, dit-il, quoi de plus commun et de plus plat qu'un sujet qui a fourni, durant cinquante ans des milliers de romans et d'opéras-comiques, de pastorales et de ballets ! Quels personnages plus entraînés dans nos répertoires que ce vieux seigneur de village brusque et bienfaisant que ce méchant Bailly à grande perruque, hypocrite, fripon, bas avec son maître, im-

itoyable avec les paysans. Ajoutez le fils du seigneur, étourdi, débauché, dont le Bailly sert les désordres à l'insu du père ; et un vieux paysan, pieux et honnête, dont on veut corrompre la fille, modèle d'innocence et de beauté. Ne voilà-t-il pas une intrigue villageoise stéréotypée pour ainsi dire sur nos planches de théâtre, et dans nos vieux livres, comme les personnages immovibles de l'antique comédie italienne : Cassandre, Pierrot et Arlequin ? Eh bien, je connais sur ces données une histoire très-véritable, et le souvenir me tire des larmes, et je suis sûr qu'un habile homme qui en eût été frappé comme moi, aurait trouvé moyen de communiquer son attendrissement.

On peut bien penser que chacun de nous se récria pour que M. B. raconte son histoire.

— Pas si sot ! reprit-il en riant, je prouverais trop mal ce que j'avancais.

Mais on le pressa tant qu'il s'exécuta de bonne grâce, ne fût-ce que pour abréger le débat, au risque, ajoutait-il, de nous faire le plus plat conte du monde.

— Je ne vous dirai point le lieu de la scène, car j'ai tout lieu de croire que la famille dont il s'agit n'est pas éteinte. Quelqu'un de vous connaît-il une personne du nom de Barbezieux ? Non... A merveille. Eh bien, M. de Barbezieux était, avant la révolution, un vieux gentilhomme qui s'était retiré dans ses terres après de longs services dans la marine. Il n'avait qu'un fils qu'on expédia de bonne heure à Paris pour y terminer son éducation et suivre l'une des carrières ouvertes à la jeune noblesse. Il débuta dans le monde sous le nom de Victor de Barbezieux, et promettait, il faut le dire, de soutenir dignement l'honneur de sa maison. Son père, dont il était l'unique espoir, n'aurait rien négligé pour faire de lui un brave gentilhomme.

Le vieux M. de Barbezieux avait conservé de ses habitudes d'homme de mer un ton brusque et sévère. Au fond, c'était le meilleur homme du monde, intraitable, eût-ent sur le chapitre de sa noblesse, plein d'honneur et n'ayant jamais caché à son fils qu'il aimerait mieux lui casser la tête que de lui voir commettre un action indigne de lui. Il faut dire qu'il se débarrassait de ses fatigues, dans sa retraite, par une entière oisiveté. Hors de chez lui depuis longtemps, il n'était plus capable de gouverner ses terres ; il ne faisait que chasser. Par la même raison, sa femme, Mme. de Barbezieux, qui n'avait jamais quitté son château, s'en était rendue, fort habile dans l'administration de ses biens, et cela fut heureux pour le vieux gentilhomme, qui s'en reposait sur elle. Mais Mme. de Barbezieux mourut, et voilà ce qui rendit toute son importance à M. le Bailly, tigre domestique, peu aimé dans le pays, mais peu connu jusqu'alors, et à qui Mme. de Barbezieux avait pris soin de rogner ses griffes.

Cet homme à-urpa bientôt tout l'ascendant que lui pouvait donner son activité sur l'insouciance, la paresse et la haine des affaires d'un maître pareil au sien. Le Bailly fut le maître, gouverna la maison, traita avec les fermiers, et l'on vit en peu de temps que les plaintes non seulement devenaient inutiles, mais achèveraient l'entière ruine des plaignants. Tout le pays trembla.

Ce Bailly, je le vois encore, était un homme doux, mielleux, d'un visage plein et fleuri, prêchant la paix, le bonheur des hommes, le progrès des lumières ; fardé de philosophie, et corrompu jusqu'à la moëlle des os. On fut longtemps à le connaître. Il parlait et agissait si posément qu'il était difficile de n'être point dupe. C'était un homme à répliquer avec douceur à un malheureux fermier qui exposait ses pertes : — *Mon ami, je ferai saisir,* — et qui faisait saisir en effet. S'il eût dit : Je vous ferai pendre, on eût été perdu.

Cette tyrannie était d'autant plus dangereuse qu'elle terrifiait les malheureux, étouffait leurs cris, et trompait le maître sur la tranquillité de ses relations avec ses paysans. — Ce Bailly est un homme introuvable, disait M. de Barbezieux. Jamais nos affaires n'ont mieux marché. — Et son opinion l'adessus était si connue, que personne n'eût entrepris de la lui ôter. — C'est un si brave homme que ce Bailly ! disait-il dans ses chasses aux paysans troublés.

Or, parmi les honnêtes gens du village, il y avait surtout un fermier de Monseigneur qui exerçait sur le Bailly lui-même l'influence d'une antique et solide vertu. Cet homme, qu'on appelait Etienne, était ce qu'on peut appeler, même pour ceux qui ont connu les anciennes mœurs des campagnes, la crème des braves gens. Les Etienne étaient de père en fils fermiers du château, et les services accumulés de cette race semblaient retenir en celui-ci. Il savait tout juste assez lire pour suivre les offices du dimanche ; mais tout ce que la piété la plus saine, le sens le plus droit peuvent donner de notions justes et de sentimens élevés, était dans ce cœur et dans cet esprit. Demeuré veuf d'assez bonne heure avec une fille unique, il l'éleva d'une manière digne de lui, et Thérèse fut parmi les jeunes filles ce qu'il était parmi les hommes.

Etienne, au nouveau train des choses, se mit en mesure d'être plus qu'un homme, jamais sans reproche dans ses affaires de fermage, moyennant quoi il marchait tête levée. Mais il ne tarda point à se compromettre en prenant ouvertement la défense de ses malheureux voisins, successivement opprimés. Le Bailly reconnut que cet adversaire méritait considération, et se donna la peine de réfléchir aux moyens de le perdre sans ressource. Sa haine et sa rage avaient redoublé en raison de l'obstacle.

En huit jours tous les bestiaux d'Etienne moururent d'une soi-disant épidémie ; mais un vieux berger fort habile laissa échapper qu'on les avait en-